

Québec français



Les Filles de Caleb
Pour une évasion facile mais agréable

Hélène Marcotte

Numéro 68, décembre 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45082ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

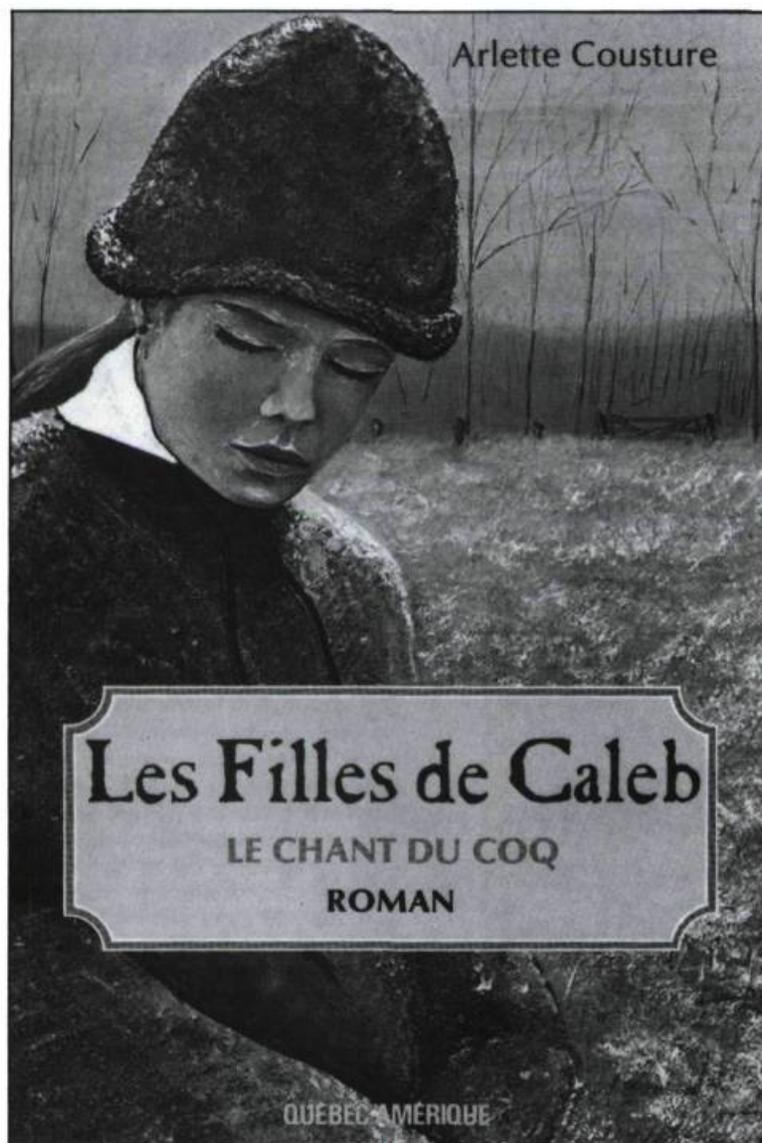
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marcotte, H. (1987). Compte rendu de [*Les Filles de Caleb* : pour une évasion facile mais agréable]. *Québec français*, (68), 79–81.

Les Filles de Caleb

pour une évasion facile mais agréable

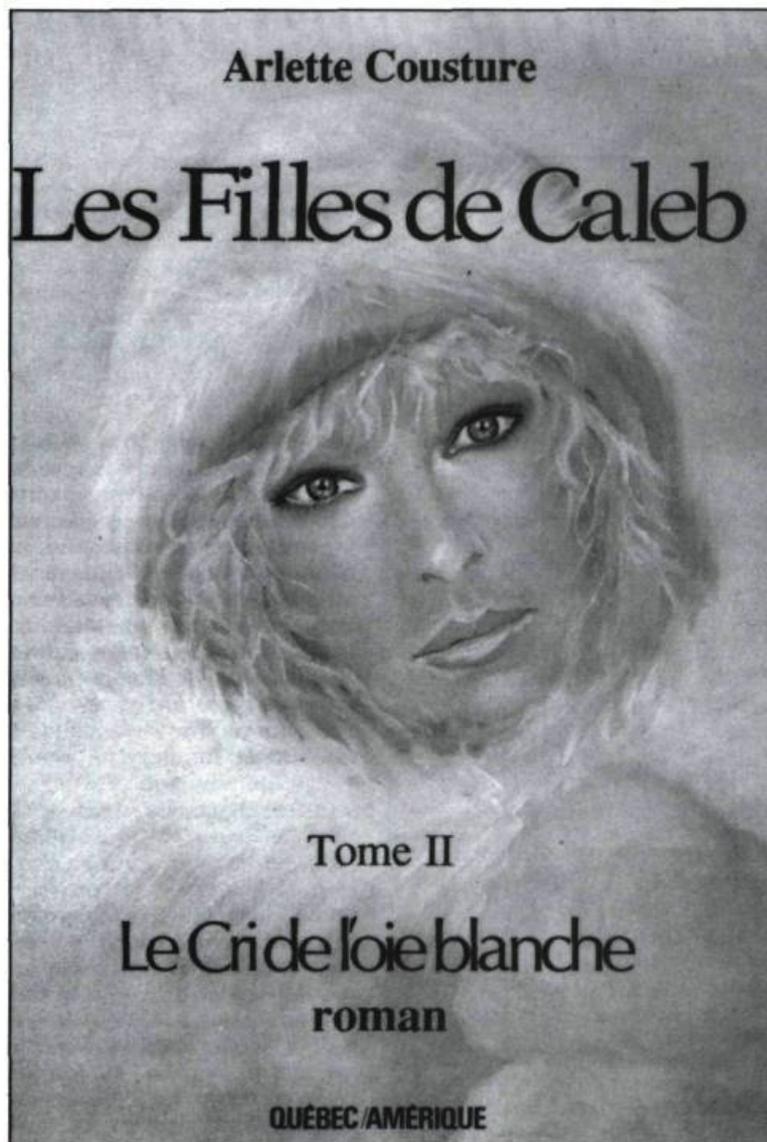


hélène marcotte

La critique a souvent comparé *les Filles de Caleb*¹ d'Arlette Cousture à des romans de la terre comme *le Survenant*, *Trente arpents*,... et souligné le manque d'originalité des thèmes exploités pour conclure à la manière de Louis Hémon qu'«au pays de Québec, rien n'a changé²». Cependant, devant le succès de vente phénoménal que remportait *les Filles de Caleb* (plus de 100 000 exemplaires vendus au Québec), on a cherché à en expliquer la cause. On a dit que les gros livres, genre saga américaine, étaient très à la mode, que les Québécois avaient toujours eu un faible pour leur histoire, que les personnages s'avéraient, malgré tout, très attachants, et que sais-je encore. Tout cela est vrai. Cousture a effectivement repris la thématique du roman du terroir : l'attachement au sol, la résistance à la maladie, la résignation devant la mort, l'harmonie avec la nature... Il est vrai aussi que les Québécois aiment les sagas, l'histoire et... les personnages attachants. Mais peut-être n'est-ce pas là tout ce qu'il y a à dire sur ces deux romans qui, au fond, ne forment qu'une seule et même histoire. En mettant en parallèle les destins d'Émilie et de Blanche, et en faisant ressortir les images obsédantes des romans, nous tenterons d'en donner une nouvelle vision.

Il était une fois...

Du point de vue du contenu et de la thématique, *les Filles de Caleb* n'offre rien de surprenant. Le premier tome, divisé en quatre parties, couvre les années 1895-1918. L'auteure raconte la vie d'Émilie Bordeleau. À seize ans, la jeune fille quitte le foyer paternel de Saint-Stanislas et déménage à Saint-Tite pour enseigner. Respectée dans le village, elle exerce sa profession pendant six ans. Pour son malheur, elle tombe amoureuse d'un de ses anciens élèves, Ovila Pronovost, qu'elle épouse après s'être brièvement fiancée à Henri Douville, l'inspecteur



d'école de sa région. Très vite, les enfants commencent à arriver. Pour subvenir aux besoins de sa famille, et aussi parce qu'il ne peut résister à l'appel de la forêt, Ovila retourne travailler dans les chantiers. La distance et surtout l'alcoolisme d'Ovila détruisent peu à peu le couple. Afin d'améliorer sa situation, la famille Pronovost s'installe à Shawinigan mais doit fuir après qu'Ovila ait contracté des dettes envers certains individus peu recommandables. Ovila part pour l'Abitibi et Émilie retourne à Saint-Tite avec ses neuf enfants. Fin du premier tome. Le deuxième volume, lui aussi divisé en

quatre tranches, couvre les années 1918-1946. Plus dur que le précédent, il me semble aussi plus émouvant. Le narrateur s'attarde à décrire la vie de Blanche Pronovost, la fille d'Émilie. Après des études au couvent, elle enseigne quelque temps avec sa mère, puis va à Montréal prendre un cours de secrétariat. Insatisfaite, elle trouve finalement sa voie dans le métier d'infirmière. Son diplôme obtenu, elle exerce sa profession durant trois ans en Abitibi. Puis, ayant déjà repoussé deux demandes en mariage, elle épouse enfin Clovis Lauzé, de qui elle a deux filles. Le volume se termine

sur la mort d'Émilie. La narration suit donc l'ordre chronologique des faits, les péripéties abondent, les intrigues amoureuses ont de quoi satisfaire les plus romantiques des lecteurs. Bref voilà une histoire simple, émouvante, qui révolte quelque peu vu la fatalité dont sont victimes les deux héroïnes.

Et le coq chantera trois fois

« Si le coq chante une troisième fois, hoqueta Émilie, on va savoir que mon calvaire est commencé. [...] Le coq chanta une troisième fois » (tome 1, p. 141). À partir de cet instant, la vie d'Émilie prend un tournant décisif et le mauvais sort semble s'acharner sur la jeune femme avec un malin plaisir. Ainsi l'homme qu'elle aime est un faible et un irresponsable, un de ses enfants meurt, une autre est arriérée mentale, un autre est atteint de diabète, sa meilleure amie disparaît très tôt, son unique ennemi devient inspecteur d'école, respecté et craint, dans le village où elle travaille... Blanche partage, jusqu'à un certain point, ces infortunes. Elle perd son amie, sa maison brûle, et elle a des « organes juvéniles » (mais parvient quand même à donner le jour à deux enfants... Du *Dynastie* à son meilleur!). Toutefois, parce que les mœurs ont changé et qu'elle est plus libre, et surtout parce que le narrateur dévoile davantage ses pensées profondes, le personnage de Blanche se révèle plus intéressant et plus complexe que celui d'Émilie.

Quand vivre, c'est résister

Durant la majeure partie de sa vie, Émilie est orientée vers un seul but : subvenir aux besoins de sa famille. Toutefois, jamais elle ne s'apitoie sur son sort. Combative, déterminée, elle possède un esprit de sacrifice digne de nos arrière-grand-mères. Pourtant, il aurait été tellement plus facile pour elle d'épouser Henri Douville et il eut été si simple pour Blanche

d'épouser Napoléon plutôt que de se battre pour se tailler une place comme infirmière. Mais, on le sait dès le début, les filles de Caleb ont des têtes de mules et un brin de féminisme en réserve, ce qui les pousse à faire des choses non conventionnelles. Aussi optent-elles pour la passion, incarnée pour l'une par Ovila, pour l'autre par la profession d'infirmière. Cependant, à la fin, aucune d'elles n'est vraiment satisfaite de son sort et chacune conclut à l'échec de sa passion ou de son amour : « Je t'envie d'avoir eu plus de flair que moi. Maintenant, tu sais que ta vie va être à peu près facile. Parce que tu as attendu, attendu tant que tu n'as pas été certaine. Je t'envie, Blanche, je t'envie tellement » (tome II, p. 780), déduit Émilie, avoué repris en écho par sa fille : « Je vous envie, maman. Je vous envie tellement. J'aurais aimé vivre la passion que vous avez eue. Moi, je ne l'ai pas et je ne l'aurai jamais. Toute ma passion a brûlé à Villebois » (tome II, p. 780). De plus, les choix qu'elles ont dû effectuer, — pour autant qu'elles pouvaient choisir, — ont été très souvent douloureux et les ont obligées à demeurer des êtres foncièrement solitaires. Le narrateur dit même au sujet de Blanche qu'« elle savait qu'elle ne pourrait plus échapper à l'isolement qu'elle avait tant souhaité mais qui, maintenant, lui pesait de plus en plus lourd » (tome II, p. 594). Même l'amitié leur est refusée : Émilie voit Berthe, son unique amie, entrer au cloître et se suicider, alors que Blanche perd sa seule amie, Marie-Louise, dans un accident de tramway. *Les Filles de Caleb* ressemble à une histoire d'amour et d'amitié ratée.

L'appel du Nord

Tout au long du récit, l'hiver s'impose avec force dans la vie des personnages : il voit naître et mourir Émilie, il accueille Blanche à la naissance et la remet dans les bras de Clovis, le jour du mariage. En fait, il devient le symbole de leur solitude, de leur difficulté de vivre heureux et libérés. Installé dans le cœur de chacun d'eux, le froid empêche les personnages

de s'abandonner entièrement à la vie. Mais le Nord peut aussi apparaître comme une porte de sortie quand, au lieu de s'associer à une saison, il prend le nom de l'Abitibi. L'Abitibi et l'aventure que cette portion de pays représente, l'Abitibi et tous les rêves qu'elle engendre : un pays à conquérir, à apprivoiser, une terre à défricher, un espace infini où l'on se sent libre, une nouvelle vie qui peut commencer. Bref, le Nord mythique propre à la littérature québécoise. Dans cette optique, il n'est point surprenant que le Nord fascine les enfants Pronovost et qu'il en garde même quelques-uns captifs, auprès d'Ovila. Seule Émilie reste toujours fidèle à l'eau, fuyante ou calme, mais jamais glacée : « Je vous ai déjà dit ça, les filles, que j'ai jamais vraiment aimé rester loin de l'eau? » (tome II, p. 610). Contrairement aux autres personnages, Émilie « s'obstine à dire que [l'Abitibi] est un pays de roche pis de moustiques » (tome II, p.626) et, si elle s'y rend plusieurs fois, elle revient toujours vers le Sud. Son cadre naturel demeure la rivière Bastiscan, près de laquelle elle viendra chercher le dernier repos, ou encore le lac aux Sables.

Aux thèmes de l'hiver et du Nord, viennent se greffer celui de l'exil, physique ou intérieur, et celui du nomadisme. Les personnages bougent sans cesse dans ces romans : ils déménagent, changent d'emploi, voyagent tout simplement mais ne restent jamais en place. La distance physique n'a d'égale que la distance intérieure qui, elle, demeure presque toujours constante. Entre Émilie et Ovila, entre les parents et les enfants, entre les enfants eux-mêmes, il n'existe aucune communication. Tous semblent prisonniers du silence. Rares sont les dialogues, tout s'exprime par les gestes ou par l'absence de gestes. De plus, dès qu'il se sent coincé, le personnage prend la fuite au lieu de s'expliquer, et le lecteur se perd parfois en conjectures. Peut-être est-ce là, d'ailleurs, une des raisons pour lesquelles les monologues intérieurs, qui terminent les deux tomes et qui nous éclairent sur les pensées secrètes des personnages, sont si émouvants et comp-

tent parmi les plus beaux passages du récit. En fait, seul l'amour parvient à faire sortir les personnages de leur mutisme : « J'ai... j'ai comme un peu de misère à dire ce que je pense », dit Blanche à Clovis (tome II, p. 739). Songeons aussi aux retrouvailles entre Napoléon et Blanche, à l'explication que Paul doit avoir avec Marie-Louise, à la nuit de souvenirs qu'Émilie désire emporter dans sa tombe... Avares en paroles, prompts à s'esquiver, les personnages des *Filles de Caleb* sont prisonniers d'un hiver symbolique.

Conclusion

Arlette Cousture possède un talent certain de conteuse. De plus, elle a « le don de donner à la fragilité du destin et du bonheur une auréole mélancolique et tendre³ ». Le sérieux de ses recherches ne fait aucun doute : le portrait de l'époque est fort bien réussi d'autant plus que l'auteure a su adapter la langue de ses personnages à l'époque, au milieu, à l'instruction et à l'âge de chacun. Aussi, l'objectif que pouvait sous-entendre l'épigraphe : « Les morts ne dorment plus dans l'oubli méprisant car du passé j'ai fait un éternel présent » (Ziddler) paraît avoir été atteint. Toutefois, l'épigraphe semble annoncer une profondeur que les romans ne possèdent point : la psychologie des personnages n'est pas fouillée, l'écriture n'a rien de vraiment extraordinaire et la structure romanesque demeure traditionnelle. Bien que les deux romans comportent une dimension sociologique intéressante, la surcharge de l'information narrative enlève parfois de la force à certains épisodes.

Arlette Cousture n'a rien inventé avec *les Filles de Caleb*, mais il faut tout de même avouer que peu d'écrivains québécois sauraient écrire un roman qui totalise 1 300 pages sans jamais lasser le lecteur. Le souci du détail, la simplification de l'intrigue permettent de bien suivre la narration malgré la multitude d'événements décrits. Si d'aucuns disent, avec raison, que ce n'est pas là un grand roman, tous devront admettre cependant que c'est un roman qui se lit d'un trait et qui procure, à coup sûr, quelques heures d'heureuse détente.

Notes

1. Arlette COUSTURE, *les Filles de Caleb*, tome I, Québec/Amérique, Montréal, 1985, 528 p., et tome 2, 1987, 790 p. [Sous-titré : *le Chant du coq et le Cri de l'oie blanche*].
2. André VANASSE, « L'Éternel Retour à la terre. *Les Filles de Caleb* d'Arlette Cousture », *Lettres québécoises*, n° 39 (automne 1985), p. 24-25.
3. Jean ÉTHIER-BLAIS, « À Saint-Tite, la saga d'un patrimoine secret et sacré », *le Devoir*, 2 mai 1987, p. D-8.